

les femmes ». Enfin, Séverine Lacalmontie et Daniel Gordon, dans deux contributions distinctes, reviennent sur l'engagement des militants du PSU dans la cause des immigrés. Derrière la défense de revendications spécifiques, des prédispositions militantes à un engagement moral trouvent à s'employer, dans de multiples associations.

De cette histoire vue d'en bas on retiendra pour conclure la place importante qu'a tenue le PSU, en tant que structure partisane et militante, en tant que laboratoire d'idées et de pratiques, dans le phénomène majeur de recomposition du champ politique à gauche qui s'est engagé dans les années 1960. À ce titre, les actes de ce colloque participent à une meilleure connaissance d'un processus qui a particulièrement marqué l'histoire politique de la Bretagne.

David BENSOUSSAN

Louis CHAURIS, *Le kersanton. Une pierre bretonne*, Rennes-Quimper, Presses universitaires de Rennes/Société archéologique du Finistère, coll. Art et Société, 2010, 242 p.

Il y a tout lieu de se réjouir de la parution de cet ouvrage consacré à la kersantite, « la seule pierre au monde qui doit son nom à un toponyme breton », celui du village de Kerzanton en Loperhet (29). Tout d'abord parce que, au-delà même de l'intérêt propre du sujet, la démarche se situe à la croisée de deux compétences rarement réunies, la géologie et l'histoire, comme le souligne Jean-Yves Andrieux dans sa préface. Le propos de Louis Chauris s'est initialement fondé sur les relevés de terrain du géologue, menés depuis les années 1960. Il s'est enrichi au fil de la visite d'innombrables monuments, des écluses aux églises en passant par les cimetières et les monuments aux morts. Il s'est enfin nourri d'une recherche documentaire menée dans les archives (essentiellement finistériennes) et la bibliographie. À l'arrivée, le livre est pleinement un ouvrage d'histoire. La seconde satisfaction tient au fait que l'auteur met ici en relation, au-delà du seul kersanton, de nombreux dossiers monographiques ayant fait l'objet de publications dans diverses revues (les notes de fin de chapitre en témoignent). Parce que l'originalité du kersanton s'apprécie par rapport à d'autres pierres bretonnes, le livre contient aussi des pages de synthèse sur la pierre de Logonna ou celle de Plélauff, si présente en Centre Bretagne. Ajoutons l'agrément de la lecture, illustrée de 136 cartes et clichés de l'auteur : pour être inhabituelle, la distribution en vingt brefs chapitres (précédés d'un avant-propos et d'une conclusion, accompagnés d'encadrés bien venus) ne nuit nullement à l'unité du propos. La démonstration est toujours très claire (y compris dans les quelques développements géologiques, parfaitement accessibles au non spécialiste), dans une langue élégante et sensible.

Sur le fond, le premier mérite de l'ouvrage est de redresser – définitivement, on l'espère – le « halo d'erreurs » qui a entouré, jusque sous les meilleures plumes,

cette roche véritablement mythique en Bretagne. On savait déjà plus ou moins qu'elle n'était pas un granite, malgré une confusion anciennement ancrée et remontant au moins au XVIII<sup>e</sup> siècle puisqu'elle est déjà présente chez Robien. On fera ici le deuil de son prétendu caractère « volcanique » : il s'agit en réalité d'une roche intrusive, magma venu des profondeurs de l'écorce terrestre, mais se présentant sous forme de filons et non de massifs. Et le profane découvre que, bien loin de se limiter au site éponyme de la rade de Brest, la kersantite est présente en plusieurs autres secteurs de Bretagne, comme ailleurs dans le monde. Toute la question du livre devient alors de comprendre quand et pourquoi le kersanton de la rade a connu une telle fortune.

Réserve faite de quelques stèles de l'âge du Fer à proximité de la zone d'extraction, la véritable découverte des qualités du kersanton revient à la fin du Moyen Âge. Louis Chauris, soucieux de privilégier des dossiers plus neufs, a fait le choix de ne pas s'attarder trop longuement sur la place du kersanton dans les édifices religieux. En réalité, il apporte du nouveau sur plusieurs points importants, notamment sur les premiers monuments où fut mise en œuvre la « pierre de Daoulas » : s'il est erroné de voir du kersanton dans le cloître de Daoulas (XII<sup>e</sup> siècle), sa présence dans des parties XIV<sup>e</sup> siècle du château de Brest semble être le premier indice d'un usage débordant les alentours des sites d'extraction ; cette notoriété préexistante permet de mieux comprendre l'appel qui lui fut fait à la collégiale du Folgoët au début du XV<sup>e</sup> siècle, voire cette étonnante commande de 1 800 boulets en kersanton par la ville de Nantes en 1474. S'ouvre alors, entre début du XV<sup>e</sup> siècle et fin du XVII<sup>e</sup> siècle, un premier âge d'or pour cette « pierre sonante et luisante, noirâtre, de grande estime » (Dubuisson-Aubenay) : en 1650, la reprise en kersanton des sculptures du calvaire de Pleyben, commencées un siècle plus tôt en « grès vert », prend valeur de symbole. L'usage du kersanton, souvent associé et opposé à la lumineuse pierre de Logonna, s'inscrit dans une large ellipse couvrant le Finistère central et septentrional, dont les limites reflètent finement le seuil au-delà duquel le recours au kersanton devient prohibitif au regard d'autres pierres locales de qualité. Outre les églises, chapelles et calvaires, l'auteur souligne aussi l'intérêt des villes, à commencer par Landerneau. Mais l'apport le plus neuf de l'ouvrage de Louis Chauris est sans nul doute la mise en évidence de l'extraordinaire engouement qu'a connu le kersanton au XIX<sup>e</sup> siècle, moins comme pierre de sculpture (encore que la tradition de Roland Doré se poursuive largement dans les calvaires de Larhantec ou d'Hernot) que comme matériau de construction dans les travaux publics et la construction privée. Des « carrières » jusque-là très artisanales accèdent alors à une dimension proprement industrielle (rails, wagonnets, conflits sociaux et syndicalisme), en particulier à L'Hôpital-Camfrout qui a compté jusqu'à 200 ouvriers. La construction du canal de Nantes à Brest (essentiellement entre 1811 et 1842) marque l'entrée dans cette nouvelle ère : la kersantite de la rade fournit un matériau de choix pour les écluses de la partie la plus occidentale, entre Châteauneuf-du-Faou et la rade de Brest. Le kersanton

connaît alors, après 1850, une variété d'usages sans précédent, en association avec d'autres pierres comme le granit rose de l'Aber-Ildut : ponts routiers et ferroviaires, quais et cales (port de Brest, Port-Launay...), écoles et mairies, fontaines urbaines, phares, ouvrages défensifs... même si le pavage des villes (envisagé à Brest vers 1860) s'est finalement avéré être une mauvaise solution. La construction privée accompagne le mouvement : peu de châteaux (malgré Trévarez ou Keriolet), davantage de maisons de maître, sans exclure un habitat plus ordinaire à proximité des carrières. La dimension funéraire du kersanton, présente dès l'Ancien Régime, s'affirme de manière spectaculaire dans des milliers de tombes et quelques monuments commémoratifs. Les monuments aux morts de la Première Guerre mondiale sont l'apogée de ce second âge d'or, avant d'en être le chant du cygne. Leur relevé, effectué de manière systématique dans le Finistère, démontre que jamais l'aire d'extension du kersanton n'a été aussi large en Basse-Bretagne et même au-delà (en particulier pour le type gris, plus activement commercialisé). À s'en tenir au nombre des monuments, à leur ampleur et à leur extension géographique, l'heure de gloire du kersanton se situe bien entre 1850 et 1920.

Pourquoi une telle faveur, confinant à un véritable engouement ? L. Chauris donne à cette question tout son intérêt problématique en rappelant que le kersanton de la rade de Brest n'était pas le seul (il y avait de la kersantite ailleurs – notamment dans le bassin de Châteaulin – dont l'usage est demeuré local) ; en rappelant aussi qu'il n'était pas sans défauts ni sans concurrents. Les différents types de kersanton (quatre, rien que pour la rade de Brest : deux noirs et deux gris) présentent en effet des qualités inégales. Celui dit de Rosmorduc (en Logonna-Daoulas) est de loin le plus fin et le plus résistant à l'érosion, alors que l'éponyme souffre d'un phénomène de desquamation (très visible au tympan du Folgoët et au porche de La Martyre) liée à une fragilité originelle plus qu'à l'action des agents atmosphériques ou de la pollution. Dans ces conditions, la fortune du kersanton de la rade est bien le résultat croisé des « arcanes de la géologie, des caprices de la géographie et des surprises de l'histoire » (p. 7). La géologie a légué une exceptionnelle densité de filons, mis au jour par l'érosion naturelle dans les rivières de Daoulas et de L'Hôpital-Camfrout. La géographie littorale a permis une accessibilité et une facilité d'exportation par la voie maritime ou fluviale, tant que celle-ci fut le seul moyen économique de transport des pondéreux. L'histoire a fait le reste, en parant cette pierre fortement typée – mais, tout compte fait, pas beaucoup plus que bien d'autres – d'un large éventail de qualités et de significations. La finesse de son grain et son aptitude au façonnement l'ont d'abord destinée aux parties sculptées ou à des éléments riches de sens : une inscription, un millésime, des armoiries, voire ultérieurement des bornes (de route, de chemin de halage, de terrain militaire). Sa réputation d'inaltérabilité face aux injures du temps et des éléments lui a valu, au XIX<sup>e</sup> siècle, d'être choisie pour ces chantiers de l'extrême que furent les grands phares (Eckmühl, l'île Vierge, la Jument, mais aussi les Baleines à l'île de Ré). Sa sombre couleur grise ou noire

l'a associée aux choses de la mort, de manière spontanée pour les sensibilités du XIX<sup>e</sup> siècle et du début du XX<sup>e</sup> siècle : bien que la tombe en kersanton ait un caractère presque général dans les cimetières proches des zones d'extraction, elle est le plus souvent l'apanage des familles de notables, dans presque tout le Finistère et souvent au-delà, en particulier dans les villes où les marbriers l'ont largement diffusée.

Et pourtant, le livre s'achève sur l'évocation de la « reine déchuée » et de ses sites désertés (carrières, quais d'embarquement, déblais accumulés sur l'estran). Les entreprises d'extraction de la rade de Brest ont toutes fermé après 1945 malgré une reprise sans lendemain en 1974. Les carrières ont été colonisées par les eaux ou la végétation, quand elles ne sont pas devenues de désolantes décharges. À partir de l'Entre-deux-guerres, la conjonction favorable qui avait fait le succès du kersanton s'est muée en spirale d'abandon : le privilège de situation de ces carrières littorales devient un handicap alors que se développent les transports terrestres et que le granit du Huelgoat connaît une faveur nouvelle, avant que le béton ne prenne le relais ; la couleur sombre de la pierre la dessert désormais, aussi bien dans la construction et la restauration des maisons (où la pierre jaune ou beige est de loin préférée) que dans les cimetières où la modernisation des monuments se fait impitoyable. Avec chaleur et lucidité, l'auteur plaide, en conclusion, pour que le kersanton retrouve une certaine vie : réouverture au moins ponctuelle d'une carrière pour fournir les restaurations de monuments historiques, à l'instar de ce qui s'est fait pour les ardoises des Monts d'Arrée ; élaboration d'une « route du kersanton » associant carrières et monuments... Une telle valorisation serait une heureuse suite pour cet ouvrage qui en réunit les matériaux scientifiques (et l'auteur signale à plusieurs reprises son intention de poursuivre l'enquête). Elle serait aussi une manière légitime de rendre justice à une pierre où se sont reflétés six siècles d'histoire de Bretagne, et plus particulièrement du Finistère, comme le manifeste la participation parfaitement adéquate de la Société archéologique du Finistère à la parution de cet ouvrage.

Georges PROVOST

Dominique AMOUROUX, *Louis Arretche*, In Folio/éditions du Patrimoine, coll. Carnets d'architectes, Gollion/Paris, 2010, 192 p. richement illustrées.

Drôle d'ouvrage que cette monographie de facture originale, et bénéficiant de la patte graphique de Sylvain Enguehard, où se conjuguent élégamment sous la plume de Dominique Amouroux l'éloge et la sévérité. Une pièce supplémentaire à la belle collection de Carnets d'architectes qu'ont lancée Paolo Amaldi et Simon Texier aux éditions In folio (et aux éditions du Patrimoine) avec le soutien du ministère de la Culture. Sont déjà parus des éclairages sur Buckminster Fuller, Zehrhus, Debis Honegger, Auguste Perret, Candilis, Josic et Woods. Suivront, en 2011, Robert Maillart, Paul Nelson, Henri Sauvage et Emile Aillaud.